
BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

N° 105. — JANVIER 1832.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

SUR LES ILES DU GRAND OcéAN.

Comme je l'ai déjà annoncé dans la relation du Voyage de *l'Astrolabe*, j'avais réservé pour le dernier volume de cet ouvrage le Mémoire où je comptais présenter mes idées touchant les peuples qui habitent le grand Océan, et la nomenclature suivant laquelle je me proposais de classer les nombreuses îles qui s'y trouvent disséminées; mais la publication du Voyage de *l'Astrolabe* a été déjà retardée bien au-delà de ce que je pouvais attendre, et les expressions qu'il me faudra quelquefois employer dans le cours de ma narration m'ont paru être de nature à donner lieu à une explication préliminaire pour être bien comprises du lecteur. A cette considération, déjà assez puissante pour me déterminer, vient s'en joindre une autre non moins importante. Dans votre dernière séance vous avez entendu avec intérêt

la lecture d'un Mémoire dans lequel M. de Rienzi vous a développé ses opinions sur le même sujet; dès lors j'ai cru devoir rompre le silence que je me proposais de garder, et vous exposer à mon tour le résultat de mes méditations. On fera bien attention que je ne prétends point imposer mes idées à personne; elles sont le fruit de dix années d'études, de recherches et d'observations, dont la plupart ont été faites sur les lieux mêmes: toutefois, je conviens qu'elles ne constituent encore qu'un système. L'expérience, et surtout les faits recueillis par les voyageurs qui me suivront, décideront s'il mérite d'être préféré aux autres.

D'abord, à l'exemple du célèbre Malte-Brun, et sans autre modification qu'un léger changement déjà adopté par M. Brué dans la terminaison du mot, nous désignerons par *Océanie* l'ensemble des îles, grandes ou petites, éparses sur la surface du grand Océan, nommé par différens navigateurs Océan Pacifique.

A l'ouest, les limites de l'Océanie seront le détroit de Malacca, la mer de la Chine, et les côtes orientales des îles Formose, Liou-Kiou, et du Japon; au nord, elle sera terminée par le quarantième degré de latitude septentrionale; à l'est par les côtes de l'Amérique, et au sud par le cinquante-cinquième degré de latitude méridionale. Il est évident que ces trois dernières limites sont purement systématiques, attendu qu'on ne trouve plus d'habitans dans toute cette surface, au-delà du vingt-troisième degré de latitude nord, du cent dixième degré de longitude ouest, enfin du quarante-septième degré de latitude sud.

Parmi les nombreuses variétés de l'espèce humaine qui occupent les diverses îles de l'Océanie, tous les voyageurs, sans exception, en ont signalé deux très-différentes l'une de l'autre, et les traits aussi nombreux qu'essentiels qui les caractérisent, tant au moral qu'au physique, exigent

sans doute qu'on les regarde comme appartenant à deux races distinctes.

L'une de ces races offre des hommes d'une taille moyenne, au teint d'un jaune olivâtre plus ou moins clair, aux cheveux lisses, le plus souvent bruns ou noirs, avec des formes assez régulières, des membres bien proportionnés, souvent réunis en corps de nations et quelquefois en monarchies considérables. Du reste, cette race offre presque autant de nuances diverses que la race blanche qui habite l'Europe, nommée *caucasique* par Duméril, et *japétique* par Bory de Saint-Vincent.

L'autre race se compose d'hommes d'un teint très-rembruni, souvent couleur de suie, quelquefois presque aussi noir que celui des Caffres, aux cheveux frisés, crépus, floconneux, mais rarement laineux, avec des traits désagréables, des formes peu régulières, et les extrémités souvent grêles et difformes. Ces hommes vivent en tribus ou peuplades plus ou moins nombreuses; mais presque jamais ils ne forment un corps de nation, et leurs institutions n'atteignent point le degré de perfectionnement que l'on remarque quelquefois parmi les hommes de la race cuivrée. Toutefois les noirs de l'Océanie offrent dans leur couleur, leurs formes et leurs traits, tout autant de variétés que l'on peut en observer parmi les nombreuses nations qui habitent le continent africain, et constituent la race *éthiopienne* de la plupart des auteurs.

Bien que ce ne soit pas ici le lieu de présenter dans son complet le système que nous nous sommes créé pour la manière dont l'Océanie a dû se peupler, ni de l'appuyer par des raisonnemens plus ou moins plausibles, nous devons cependant déclarer que nous considérons la race noire comme celle des véritables indigènes, au moins de ceux qui ont occupé les premiers le sol de l'Océanie. Les hommes

d'un teint plus clair appartiennent à une race de conquérans qui, provenant de l'ouest, se répandit peu à peu sur les îles de l'Océanie, et y fonda successivement des colonies plus ou moins considérables. Souvent elle expulsa ou détruisit complètement les premiers possesseurs du sol; d'autres fois les deux races vécurent ensemble en bonne intelligence, et leurs postérités se confondirent par des unions multipliées. Enfin il put arriver que les étrangers trouvèrent la place encore vacante. De là cette foule de nuances diverses qui caractérisent les habitans de chaque archipel, sans compter celles qui ont eu pour cause les climats, les habitudes, le régime alimentaire, en un mot toutes les circonstances dues aux diverses localités.

Toutefois, parmi les hommes de la première race, on remarque tout de suite deux divisions bien prononcées. En effet toutes les peuplades, sans exception, qui occupent les îles les plus orientales de l'océan Pacifique, depuis les îles Hawaii jusqu'aux îles de la Nouvelle-Zélande d'une part, et de l'autre depuis les îles Tonga et Hamoa jusqu'à l'île de Pâques, semblent sortir d'une même origine, et ne former qu'une seule grande famille dont les membres se trouvent dispersés à des distances immenses les uns des autres. Le teint, les traits de la physionomie et les formes, ont toujours des rapports plus ou moins intimes : la langue est partout exactement la même. Tous ces peuples sont esclaves de la superstition du *tapou*; presque tous sont adonnés à l'usage du *kava*, et celui de l'arc et des flèches leur est inconnu. Enfin ils ont tous des dispositions plus ou moins prononcées pour les arts de la civilisation; même avant l'arrivée des Européens, plusieurs d'entre eux étaient réunis en gouvernemens réguliers; on trouvait chez eux des dynasties affermiées sur le trône, des castes avec leurs privilèges respectifs; une religion avec ses rites, ses prêtres et

ses sacrifices; des lois, des us et des coutumes scrupuleusement observés, enfin une étiquette qui, pour la rigueur et les détails, ne le cédait en rien à celle des nations les plus civilisées de l'Europe ou de l'Asie.

La seconde division de la race cuivrée a rapport aux hommes répandus sur cette longue chaîne de petites îles qui ont reçu des navigateurs les noms de groupe de King'smill, îles Gilbert, Marshall, Carolines, Mariannes, jusqu'aux îles Pelew inclusivement. Ces insulaires diffèrent principalement des Océaniens de l'Orient par une couleur un peu plus foncée, par un visage plus effilé, des yeux moins fendus et des formes plus sveltes. Ils paraissaient aussi étrangers au tapou. La langue varie d'un archipel à l'autre, et diffère complètement de celle qui est commune aux nations de l'autre division. Les seuls traits de conformité entre les deux divisions sont la distribution de la société en castes, l'absence de l'arc et des flèches pour armes offensives, et l'usage du kava sur quelques îles; mais dans celles de l'occident le kava est remplacé par le betel et l'arek.

Cela posé, nous allons passer aux divisions que nous avons adoptées pour l'Océanie. Ces divisions principales et fondamentales sont au nombre de quatre.

La première sera l'Océanie orientale, à laquelle nous conserverons le nom de *Polynésie*, déjà adopté par divers géographes; mais nous en limiterons l'acception aux peuples qui reconnaissent le *tapou*, parlent la même langue et forment la première division de la race cuivrée ou basanée.

La seconde division offrira l'Océanie boréale, et comprendra toute la seconde division de la race cuivrée. Comme elle n'est composée que d'îles très-petites, dont les plus importantes sont Gouaham dans les Mariannes, et Baubelthouap dans les îles Pelew, nous lui imposerons le nom de *Micronésie*, qui ne diffère que par la terminaison de celui qu'a proposé M. de Rienzi.

La troisième division présentera l'Océanie occidentale, et renfermera toutes les îles communément connues sous le nom d'îles des Indes orientales. De fortes présomptions donnent lieu de croire que de ces îles sortirent primitivement les hardis navigateurs qui prirent possession des deux premières divisions de l'Océanie. Nous lui laisserons le nom de *Malaisie*, déjà employé par quelques auteurs, et dont nous pensons que l'initiative est due à M. Lesson.

Enfin la quatrième division sera l'Océanie australe, formée par la grande île de la Nouvelle-Hollande et toutes les terres qui l'entourent, jusqu'aux limites de la Micronésie et de la Polynésie. Comme elle est la patrie de la race noire océanienne, elle recevra le nom de *Mélanésie*. Déjà M. Bory de Saint-Vincent avait proposé de désigner cette variété des noirs de l'Océanie par le nom de *Mélaniens*, et nous avons conservé volontiers cette désignation en lui donnant une acception beaucoup plus étendue. Les *Mélaniens* ou *Mélanésiens* occupent, sans contredit, la partie la plus considérable des terres océaniques; mais la population de ces grandes îles est loin d'être en rapport avec leurs vastes dimensions.

Nous allons actuellement revenir sur chacune des divisions de l'Océanie, tracer leurs limites respectives, et faire connaître leurs subdivisions en indiquant rapidement les traits caractéristiques des peuplades qui les composent.

Une ligne inclinée, par rapport à la méridienne, partant de l'extrémité N. O. des îles Hawaii, passant entre les îles Viti et les îles Tonga, et se prolongeant dans l'ouest de la partie la plus australe de la Nouvelle-Zélande, sera la limite occidentale de la Polynésie; et toutes les îles situées à l'est, jusqu'à l'île de Pâques inclusivement, feront partie de cette grande division.

Ainsi la Polynésie comprendra l'archipel de Hawaii ou

des îles Sandwich ; celui de Nouka-Hiva , ou des Marquises ; les îles Pomotou , ou l'archipel Dangereux ; celui de Taïti , ou de la Société ; celui de Hamoa , ou des Navigateurs ; celui de Tonga , ou des Amis ; enfin les grandes îles de la Nouvelle-Zélande. En outre , on devra y joindre une foule d'îles semées en dehors de ces archipels , comme les îles habitées de Fanning , Roggewein , Mangia , Savage , Rotouma , Watiou ou Pâques , Chatam , etc. , et plusieurs îles désertes comme Palmyras , Christmas , Pylstart , Sunday , Macauley , Curtis , et les îlots situés au sud de la Nouvelle-Zélande. Comme nous l'avons déjà dit , toutes ces îles sont habitées par des hommes dont l'origine est évidemment commune , attendu qu'ils ont entre eux les plus grands rapports , tant au physique qu'au moral , que leur langue est la même , et qu'ils sont tous assujétis aux réglemens mystérieux et inviolables du *tapou*.

Il est certain que les peuples de Hawaïi , de Taïti et de Tonga étaient ceux qui avaient fait le plus de progrès vers la civilisation ; des monarchies régulièrement constituées , et qui paraissaient avoir un certain degré d'ancienneté , des castes séparées les unes des autres par des privilèges distincts , des coutumes invariables et des cérémonies religieuses célébrées avec appareil , sans que leur principe en soit bien connu , attestaient que ces hommes avaient depuis long-temps quitté l'état de nature pour former des sociétés étendues. D'ailleurs les récits des anciens voyageurs , tels que Mendana , Schouten et Tasman , sont là pour démontrer que leurs coutumes , leur industrie , leurs rapports sociaux et leur langue n'ont point varié depuis deux siècles et même davantage.

Les Nouveaux-Zélandais , au contraire , placés sur une terre bien plus étendue , et doués par la nature d'un tempérament plus robuste , d'un caractère plus énergique et d'une

plus grande aptitude pour les arts et les métiers de la civilisation, étaient restés plus voisins de leur état primitif. Réunis seulement en peuplades peu considérables, ils n'accordaient à leurs chefs qu'une autorité incertaine et souvent précaire; chez eux tous les arts étaient encore dans l'enfance, et la guerre seule occupait presque exclusivement leur imagination dans tous les instans de leur existence. L'âpreté du climat, la pénurie de ressources alimentaires dans le règne végétal, l'étendue même de leur sol ont du contribuer à retarder les progrès des Nouveaux-Zélandais vers la civilisation; mais tout donne lieu de penser qu'aussitôt qu'ils s'en occuperont sérieusement ils prendront un essor plus rapide que tous les autres peuples de la Polynésie. Ainsi l'on a vu les habitans de l'Europe septentrionale, comme les Français, les Anglais et les Allemands, à peu près sauvages il a vingt siècles, sortir promptement de leur état de barbarie, égaler et dépasser enfin les nations du Midi, qui les avaient si long-temps traités avec dédain pour leur ignorance.

L'état politique des insulaires d'Hamoā, aux formes athlétiques, est presque inconnu; mais la relation de La Pérouse donne lieu de présumer qu'il se rapproche beaucoup de celui de Tonga. La forme du gouvernement aux îles Marquises a de grands rapports avec celui des îles de la Société, mais il est plus simple et plus patriarcal. D'autres îles de la Polynésie, comme Mangia, Wai-Toutaki, Wai-Teroa, Oparo, sont à peu près dans le même cas. Enfin les habitans des îles Basses, ou *Pomotou*, situées dans l'est de Taïti, dénués d'institutions et dispersés en petites peuplades, vivent dans un état peu différent de celui qui est propre aux tribus mélanésiennes, et offrent peut-être la transition entre les deux races.

La Micronésie embrasse le groupe de King'smill; les îles

Gilbert , les îles Marshall , ou îles Radak et Ralik , les Carolines , les Mariannes , les îles Pelew , et en outre les îles inhabitées comprises entre le Japon et l'archipel d'Hawaïi , la plupart réunies sous les noms d'archipel d'Anson et d'archipel de Magellan sur la carte de M. Brué . Cette longue chaîne de petites îles n'offre point une population homogène comme celle qui habite les terres de la Polynésie ; le langage , les coutumes et la forme du gouvernement varient d'un archipel à l'autre , et le *tapou* , ce caractère moral , essentiel à la famille polynésienne , paraît être inconnu des Micronésiens ; au moins sa puissance n'est pas la même . Toutefois , une ressemblance générale dans le teint , leurs cheveux noirs , leur physionomie plutôt effilée qu'arrondie , leurs formes souples et flexibles , et la douceur habituelle de leurs mœurs et de leur caractère semblent leur assigner une origine commune . Suivant nos conjectures , ce serait aux habitans des Philippines que les Micronésiens pourraient se rapporter , et leur première patrie dut être dans les îles de Luçon ou de Mindanao . Si l'on en excepte les îles Pelew , celles des Mariannes et l'île Ualan , les mœurs , les coutumes et les idées religieuses des Micronésiens sont encore peu connues , et l'on doit s'en rapporter aux récits incomplets des premiers missionnaires espagnols , ou bien aux souvenirs du vieux Torres de Gouaham , successivement recueillis par MM. Chamisso et Freycinet .

La Malaisie offrira toutes les îles que M. Brué a désignées dans sa carte sous le titre d'îles des Indes orientales , savoir : les îles de la Sonde , les Maluques et les Philippines . Ces terres sont connues depuis long-temps des Européens , et divers auteurs ont écrit sur les coutumes de leurs habitans . La langue tagale est celle de Luçon ; la langue bisaie est celle de Mindanao , et l'on suppose géné-

ralement que la langue malaise est celle des îles de la Sonde et des Moluques. Il paraît néanmoins que le malais était commun seulement aux peuples des rivages de la mer, car dans l'intérieur des grandes îles, comme Bornéo, Célèbes et Guilolo, on parle d'autres langues, ou du moins des dialectes tout différens du malais vulgaire. Déjà l'on savait que le javan différait essentiellement de cette langue.

Les Malais ont un teint jaunâtre plus ou moins foncé; une taille moyenne, peu d'embonpoint, le corps souple et agile, les yeux un peu bridés, les pommettes saillantes, les cheveux plats et lisses, et très-peu de barbe et de poil. Ils sont adonnés à l'usage du betel et de l'opium; le riz est leur nourriture habituelle. L'islamisme a pénétré chez eux; mais dans les terres les plus orientales de cette division, il s'est mêlé et confondu dans l'esprit des naturels avec leurs superstitions primitives, et les habitans éloignés des côtes à Céram, Célèbes et Bornéo suivent encore aujourd'hui leurs croyances particulières.

La Malaisie se divisera naturellement en deux parties; l'une sera composée des îles de la Sonde et des Moluques où règne la langue malaise, et l'autre réunira les Philippines, où les langues tagales et bisiaie sont en usage.

La Mélanésie est séparée de la Malaisie par une ligne qui passerait à l'ouest de l'île de Waigiou, de la pointe occidentale de la Nouvelle-Guinée et à l'est des îles Arrou; de la Micronésie par une ligne légèrement oblique à la direction de l'équateur, et qui fléchit vers le sud dans l'est, enfin de la Polynésie par une ligne flexueuse qui, partant de la partie orientale de Santa-Cruz, s'avancerait jusqu'à l'est des îles Viti et se dirigerait ensuite au sud-ouest entre la Nouvelle-Hollande et la Nouvelle-Zélande.

L'île de Van-Diémèn ou Tasmanie sera l'extrémité méridionale de la Mélanésie; l'île immense de la nouvelle-Hol-

lande, qu'à l'exemple des Anglais nous appellerons le plus souvent *Australie*, en est la partie la plus importante, puisqu'à elle seule elle pourrait constituer un continent. La Nouvelle-Guinée et les îles qui s'y rattachent en forment encore une portion considérable; on doit enfin y comprendre les îles de la Louisiade, de la Nouvelle-Bretagne, de la Nouvelle-Irlande, l'archipel de Salomon, celui de Santa-Cruz, celui du Saint-Esprit, les îles Loyalty, la Nouvelle-Calédonie, enfin l'archipel Viti.

Toutes les nations qui habitent cette grande division de l'Océanie sont des hommes d'une couleur noirâtre plus ou moins foncée, à cheveux frisés ou crépus, ou quelquefois presque laineux, avec un nez épaté, une grande bouche, des traits désagréables et des membres souvent très-grêles et rarement bien conformés. Les femmes sont encore plus hideuses que les hommes, surtout celles qui ont nourri, car leur gorge devient aussitôt flasque et pendante, et elles perdent sur-le-champ le peu de fraîcheur qu'elles devaient à leur jeunesse. Les langages très-bornés varient à l'infini, et quelquefois dans la même île. Ces noirs sont presque toujours réunis en peuplades très-faibles dont le chef jouit d'une autorité arbitraire et qu'il exerce souvent d'une manière aussi tyrannique que la plupart des petits despotes africains. Bien plus reculés vers l'état de la Barbarie que les Polynésiens et les Micronésiens, on ne trouve chez eux ni forme de gouvernement, ni lois, ni cérémonies religieuses régulièrement établies. Toutes leurs institutions paraissent être encore dans l'enfance; leurs dispositions et leur intelligence sont aussi généralement bien inférieures à celles de la race cuivrée.

Il est vrai que plusieurs de ces peuples sont encore très-imparfaitement connus. Ennemis naturels des blancs, ils ont toujours montré une défiance opiniâtre et une antipathie

prononcée contre les Européens; ceux-ci ont presque toujours eu lieu de se repentir de leurs communications avec ces hôtes perfides. Aussi ni Cook, ni Bougainville, ni aucun des navigateurs qui leur ont succédé n'ont eu avec les Mélanésiens ces relations de bonne amitié qu'ils se plaisaient à entretenir et à multiplier avec les peuples plus hospitaliers de la Polynésie.

Jusqu'aujourd'hui nous devons nous en tenir aux documens que nous ont transmis Mendana sur les îles Santa-Cruz et Salomon; Carteret sur Santa-Cruz; Cook sur Mallicolo, Erromango et Tanna; Labillardière sur la Nouvelle-Calédonie et les Papous de Waigiou; MM. Freycinet et Duperrey sur ces mêmes Papous et sur ceux de Doreï; M. Dillon sur les habitans de Viti, de Vanikoro et de Santa-Cruz; enfin les navigateurs de *l'Astrolabe* sur les noirs de Viti, Vanikoro, de la Nouvelle-Irlande et de Doreï. Les insulaires de l'Australie et de la Tasmanie ont été décrits d'une manière assez exacte, et il est résulté de ces descriptions que ces hommes sont probablement les êtres les plus bornés, les plus stupides et les plus essentiellement rapprochés de la brute sans raisonnement.

Nous pensons que, parmi les nombreuses variétés de la race mélanésienne, celle qui doit occuper le premier rang est celle qui habite les îles Viti. En effet, malgré leur férocité et leur penchant au cannibalisme, ces naturels ont des lois, des arts, et forment quelquefois un corps de nation. On trouve parmi eux de très-beaux hommes; leur langue est plus riche, plus sonore et plus régulière que dans les îles de l'ouest, et leur habileté dans la navigation ne cède pas à celle des hommes de l'autre race. Dans ce nombre, nous avons trouvé des individus doués d'une dose d'intelligence et de jugement fort remarquable pour des sauvages. Mais il est évident qu'ils devaient ces avantages

à leur voisinage du peuple Tonga, et aux fréquentes communications qu'ils avaient eues avec la race polynésienne.

On doit en dire autant des peuples de Santa-Griz, des îles Hébrides et des îles Salomon, qui ont eu aussi des rapports plus ou moins intimes et fréquens avec les Polynésiens, car on voit ces derniers s'étendre jusque sur les îles Rétouma, Anouda, Tikopia, et même Taumako, situées tout près des îles occupées par les Mélanésiens. A Vanikoro, nous avons pu nous-mêmes nous convaincre des relations fréquentes qui existaient entre les deux races, comme des unions plus intimes qui en étaient souvent les suites. De là ces nombreuses nuances observées par divers navigateurs dans toutes ces îles, et qu'ils ont réunies ordinairement sous les trois désignations de nègres, mulâtres et blancs. Les premiers étaient les Mélanésiens, les derniers des Polynésiens, et les mulâtres des Hybrides, issus du croisement des deux races noire et cuivrée. Ce mélange a été observé sur la Nouvelle-Irlande et les îles voisines; il est probable qu'il existe encore plus loin vers l'occident sur les côtes de la Nouvelle-Guinée.

Il est bon de remarquer que les Mélanésiens paraissent être d'autant plus bornés dans leurs institutions qu'ils ont eu moins de communications avec les Polynésiens. Ainsi les habitans de la Nouvelle-Irlande, de la Nouvelle-Bretagne, de la Louisiade et des côtes méridionales de la Nouvelle-Guinée, sont bien inférieurs aux peuplades qui habitent les îles situées plus à l'est. Cependant tous les Mélanésiens (les Australiens et les Calédoniens exceptés) connaissaient l'usage de l'arc et des flèches; plusieurs savaient même fabriquer des vases en terre. Ils devaient probablement ces notions à leurs voisins de l'occident.

Enfin ceux qui occupent le dernier degré de cette race sont évidemment les habitans de l'Australie et de la Tas-

manie. Êtres chétifs et misérables, réunis en faibles tribus, étrangement disgraciés par la nature, et réduits par la pauvreté de leur sol comme par leur indolence et leur stupidité à une existence très-précaire, ils parlent des langues extrêmement bornées qui varient presque de tribu à tribu, et n'offrent d'analogie avec aucune de celles dont les règles sont mieux établies. Toute leur industrie se réduit à fabriquer des filets, des lances, de misérables pirogues d'écorce, et des manteaux en peaux d'*opossum* ou de kangarou. Quelques-uns savent construire des huttes en écorces d'arbres assez bien closes, d'autres de simples abris avec des branches couvertes de broussailles; mais il en est qui, toujours errans et vivant en plein air, se contentent, durant leur sommeil, d'abriter leurs épaules sous un morceau d'écorce arraché à l'arbre voisin. Ces hommes n'ont d'autres traces d'idées religieuses que des notions vagues touchant l'existence de malins génies toujours disposés à les tourmenter, et le sentiment confus d'une vie nouvelle qui les attend après leur mort.

Nous devons faire observer qu'un grand nombre d'Australiens sembleraient se rapprocher des Polynésiens par leur couleur simplement très-basane; mais l'examen le plus léger de leurs traits et de leur conformation suffit pour les replacer dans la race noire, à laquelle ils appartiennent. Ces Australiens sont au reste des Mélanésiens ce que les Hottentots sont dans la race éthiopienne. On doit même convenir qu'il existe de grands rapports entre les Hottentots et les Australiens.

Quelque dégradée, quelque misérable que nous paraisse l'espèce humaine considérée dans cet état, nous pensons que c'est là l'état primitif et naturel de la race mélanésienne, sauf les difformités physiques qui résultent des privations alimentaires sur un sol aussi ingrat que celui de

l'Australie. Le sort de ces êtres s'est un peu amélioré sur les côtes plus fertiles de la Nouvelle-Guinée et des îles voisines ; leur physique est moins rebutant , et leur intelligence s'est un peu développée. Cependant ce n'est qu'en arrivant sur les îles où les Mélanésiens ont pu avoir des communications avec les Polynésiens qu'on voit leur race quitter peu à peu leur type primitif et recevoir une foule de nuances diverses. Il paraît qu'à la Nouvelle-Calédonie où la nature du sol se rapproche de celle de l'Australie , malgré la proximité de cette terre avec celles de Tanna et d'Erromango , le caractère mélanésien a subi des modifications peu sensibles : aussi Labillardière avait naturellement rapproché les Nouveaux-Calédoniens des Tasmaniens.

Nous devons ajouter qu'à notre avis la race mélanésienne dut occuper dans le principe la plupart des îles de l'Océanie. On observe encore aujourd'hui à Taïti , dans les basses classes , des individus qui , pour la couleur , les formes et les traits du visage , se rapprochent beaucoup du type mélanésien. Cook trouva même à Taïti une tradition qui constatait qu'une tribu entière de noirs très-féroces vivait encore dans les montagnes de l'île , peu de temps avant son arrivée. C'était probablement les tristes débris des primitifs possesseurs du sol , et les hommes du peuple dont nous venons de parler sont des métis issus du mélange des vaincus avec la race des conquérans.

Les habitans de plusieurs des îles *Pomotou* ne paraissent être qu'une race mixte due à un semblable mélange.

A la Nouvelle-Zélande , il existe une quantité d'insulaires dont les traits , la couleur et la stature se rapportent parfaitement au caractère des Mélanésiens de la Nouvelle-Calédonie et des Nouvelles Hébrides.

Dans la Micronésie , on trouve également des traces de

cette fusion des deux races, surtout dans les îles les plus orientales, dont les habitans paraissent appartenir presque autant à l'une des races qu'à l'autre.

A Ualan, comme à Taïti, les hommes des dernières castes, savoir les *Neas* et les *Pennmaï*, étaient bien inférieurs à ceux des hautes classes, et quelques individus se rapprochaient du type mélanésien.

Dès la découverte des Carolines, le père Cantova raconte qu'on trouvait à Hogoleu et à Ioulai quelques noirs et beaucoup de mulâtres.

Le capitaine Lütke, de la marine russe, vient de trouver, au milieu même des Carolines, une île haute, l'île Pounipet, entièrement habitée par des hommes noirs.

Enfin il est aujourd'hui presque avéré que les *Alfourous* de Timor, de Céram et Bourou, les *Negritos del monte* ou *Aetas* de Mindanao, les *Indios* des Philippines, les *Ygolotes* de Luçon, les *Negrillos* de Bornéo, les *noirs* de Formose, des Andamans, de Sumatra, de Malacca et ceux de la Cochinchine, nommés *Moys* ou *Kemoys*, appartiennent à cette même race primitive de Mélanésiens qui durent être les premiers occupans de l'Océanie. Ils y vécurent en petites tribus et dans un état très-voisin de celui de nature, jusqu'à l'époque où ces îles furent envahies par de nouveaux peuples également arrivés de l'occident, et appartenant à la race jaune ou cuivrée. La première irruption, qui fut sans doute considérable, donna lieu aux colonies polynésiennes sur toute l'étendue des îles les plus reculées vers l'est. Des émigrations postérieures et probablement partielles peuplèrent successivement les îles de la Micronésie.

Nous n'hésitons pas à croire que les Polynésiens sont arrivés de l'occident et même de l'Asie; mais nous ne croyons point qu'ils soient des descendans des Hindoux. Ils

ont eu probablement une origine commune avec eux; mais les deux nations étaient déjà séparées depuis long-temps, quand une d'elles alla peupler l'Océanie.

Il en est de même des conséquences que divers voyageurs ont tirées des rapports observés entre les Polynésiens et les Malais. Sans aucun doute ces deux nations ont eu jadis des relations ensemble. De longues recherches nous ont fait découvrir environ soixante mots qui sont évidemment communs entre les deux langues, et c'en est assez pour attester d'anciennes communications. Mais il y a trop de différence dans les rapports physiques pour qu'on puisse supposer que les Polynésiens ne soient qu'une colonie malaise.

Les hommes qui m'ont paru avoir le plus de rapports avec la race polynésienne ont été, dans la Malaisie, les habitans de l'intérieur de Célèbes, nommés *Alfourous*. Ce dernier mot avait à l'instant réveillé dans mon imagination l'idée d'hommes au teint noir, aux cheveux crépus, au nez épaté, en un mot de véritables Mélanésiens. Qu'on juge donc de mon étonnement, en voyant des individus dont le teint, les formes et les traits de la physionomie, me rappelèrent involontairement les figures que j'avais observées à Taïti, à Tonga et à la Nouvelle-Zélande. Ces rapports me parurent si frappans, si complets, que j'engageai vivement le gouverneur Merkus qui m'accompagnait, à faire des recherches suivies sur les coutumes, les idées religieuses et la langue de ces peuples, car ils parlaient un idiôme tout différent du malais. Si la langue des *Alfourous* de Célèbes présentait plus de rapports avec le polynésien que le malais lui-même, je ne balancerais pas à croire que Célèbes fut un des berceaux de la race polynésienne, ou du moins l'une de ses stations principales dans sa marche de l'ouest vers l'est.

Sous ce rapport, l'étude approfondie des *Dayaks* ou *Eidahans* de Bornéo et des *Battas* de Sumatra ne serait pas moins importante. Déjà le voyageur Nicholas a signalé les rapports nombreux qui existaient entre les coutumes des Battas et des Nouveaux-Zélandais.

Il y a tout lieu de croire que les Micronésiens ont dû principalement leur origine aux îles de Luçon et de Mindanao; des colonies chinoises ou japonaises ont pu accidentellement arriver sur quelques-unes de ces îles, et leur postérité se sera confondue avec celle des Tagales.

Quant aux Papous, bien qu'ils ne soient peut-être encore qu'une belle variété de la race mélanésienne, certaines raisons feraient soupçonner qu'ils seraient venus plus récemment des régions occidentales, peut-être des îles Andaman, de Ceylan ou même de Madagascar. Une des plus fortes raisons pour la croire étrangère aux régions qu'elle occupe aujourd'hui, c'est qu'on la trouve toujours confinée aux rivages de ces terres, et qu'avec les Papous, ou du moins tout près d'eux, on trouve de véritables Mélanésiens qui portent le nom d'*Arfakis*, *Alfourous* ou *Endamènes*. Du mélange des Papous, des Alfourous et des Malais, il résulte une foule de nuances diverses qui déroutent à chaque instant les calculs de l'observateur. Mais on peut remarquer que les Papous proprement dits n'occupent qu'une très-petite partie des côtes de la Nouvelle-Guinée, et je pense qu'ils ne s'étendent guère à l'est de la grande baie du Geelwinck. Plus loin ce sont de véritables Mélanésiens comme ceux qui habitent la Nouvelle-Bretagne, la Nouvelle-Irlande, etc.

D'après cet exposé il est facile de voir que je n'admets point cette multiplication de races adoptée par quelques auteurs modernes. Revenant au système simple et lucide de l'immortel Forster, si bien continué par Chamisso, je ne

reconnais que deux races vraiment distinctes dans l'Océanie, savoir : la race mélanésienne, qui n'est elle-même qu'un embranchement de la race noire d'Afrique, et la race polynésienne basanée ou cuivrée, qui n'est qu'un rameau de la race jaune originaire d'Asie.

Et qu'on me permette d'observer, en passant, que je ne vois sur toute la surface du globe dans l'espèce humaine que trois coupes ou divisions qui me paraissent mériter le titre de races vraiment distinctes : la première est la blanche plus ou moins colorée en incarnat, qu'on suppose originaire des environs du Caucase, et qui occupa bientôt presque toute l'Europe, d'où elle s'est ensuite répandue sur toutes les parties du globe. La seconde est la jaune, susceptible de prendre diverses teintes cuivrées ou bronzées : on la suppose originaire du plateau central de l'Asie, et elle se répandit de proche en proche sur toutes les terres de ce continent, sur les îles voisines, sur celles de l'Océanie, et même sur les terres de l'Amérique, en passant par le détroit de Behring.

La troisième est la race noire, qu'on suppose originaire de l'Afrique, qu'elle occupa dans sa majeure partie, et qui se répandit aussi sur les côtes méridionales de l'Asie, sur les îles de la mer des Indes, sur celles de la Malaisie, et même de l'Océanie.

Nous n'agiterons point ici la question de savoir si ces trois races ont un égal degré d'ancienneté, ou bien si elles appartiennent à trois créations ou formations différentes et successives; mais nous ferons remarquer que la nature ne les dota point d'une égale manière sous le rapport moral; on dirait qu'elle voulut, dans chacune de ces races, fixer aux facultés intellectuelles de l'homme des limites fort différentes.

De ces différences organiques, il dut naturellement ré-

sulter que partout où les deux dernières races se trouvèrent en concurrence, la noire dut obéir à l'autre ou disparaître; mais quand la blanche entra en lice avec les deux autres, elle dut dominer, même quand elle se trouvait bien inférieure sous le rapport numérique. L'histoire de tous les peuples et les récits de tous les voyageurs offrent à chaque instant l'accomplissement de cette loi de la nature. On n'a presque jamais vu une nation de la race jaune soumise aux lois d'une peuplade de noirs, ni les blancs courbés sous le joug des hommes des deux autres races, sauf un petit nombre de circonstances où la force du nombre devait l'emporter sur la supériorité morale. La nation juive est peut-être la seule qui fasse une exception à cette règle générale.

Vous voyez, Messieurs, que les divisions que je propose pour les îles de l'Océanie offrent des différences essentielles avec celles qui vous ont été indiquées par un infatigable voyageur, M. de Rienzi. Sans m'ériger en juge de son système, et tout en proclamant qu'il a su, dans son intéressant mémoire, présenter une foule de faits curieux touchant les peuples de l'Océanie, il me semble, si je puis m'exprimer ainsi, que son système est plus artificiel et le mien plus naturel. La nomenclature de M. de Rienzi, reposant sur des divisions purement géométriques, offre sans doute des coupes plus régulières; mais la mienne, assujétie à des rapports plus ou moins intimes, mais toujours positifs, entre les peuplades qui composent chaque division, aura l'avantage de rappeler avec sa désignation la nature et le caractère propre de ses habitans. Ainsi l'on saura sur-le-champ que je veux traiter des peuples cuivrés, parlant une langue commune et esclaves du *Tapou*, ou des peuples cuivrés, parlant des langues diverses et étrangères au *Tapou*, ou enfin des noirs de l'Océanie, suivant qu'on verra paraître dans mon récit les désignations de Polynésiens, Micronésiens et Mélanésiens.

Les limites que j'ai dû m'imposer dans cette notice ne m'ont point permis d'entrer dans les détails relatifs à chaque archipel, à chaque île de l'Océanie, ni aux noms que je me propose d'adopter; c'est un sujet que je réserve pour la discussion raisonnée qui accompagnera la carte générale de l'Océanie à laquelle je travaille en ce moment, de concert avec mon brave et savant compagnon de voyage, M. Lottin.

Nota. Après avoir composé cet écrit, j'ai relu avec attention l'article publié en 1825 par M. Bory de Saint-Vincent sur l'*Homme*, et, pour la première fois, j'ai vu que M. Cuvier ne reconnaissait que trois variétés dans l'espèce humaine, auxquelles il donne les noms de *caucasique* ou *blanche*, *mongolique* ou *jaune*, *éthiopique* ou *noir*. Il est assez remarquable que douze années d'études et d'observations et près de soixante mille lieues parcourues sur la surface du globe m'aient ramené aux opinions que ce célèbre physiologiste avait adoptées depuis long-temps, sans que j'eusse connaissance des écrits où il les avait consignées. Seulement si, comme l'avance M. Bory, M. Cuvier ne sait à laquelle des trois races rapporter les Malais, les Américains et les Papous, je ne balancerai pas un moment à rapporter les deux premiers peuples à la race jaune et les Papous à la race noire.

J. D'URVILLE.

Paris, 27 décembre 1831.

MÉMOIRE sur la découverte d'une mine de sel dans le département du Jura, lu à la Société de Géographie dans sa séance du 16 décembre 1831, par M. ROUX DE ROCHELLE.

Les recherches faites dans le département du Jura, près de Lons-le-Saulnier, pour y découvrir des mines de sel, ont été dirigées avec un esprit de prévoyance et de persévérance qui en a enfin assuré le succès. Les sources salées qui y surgissent sur différens points indiquaient assez qu'il devait se trouver dans leur voisinage quelque grand dépôt